

La Lettre d'Archimède

L'actualité de l'Eldo vue par un spectateur

N° 89 — 3 décembre 2016

Sommaire

[L'Ornithologue, par Joe Chip](#)

[Ma' Rosa](#)

[L'eau à la bouche : À jamais, par Moyocoyani](#)

[Le film mystère # 89](#) — [La solution du film mystère # 88](#)

[En bref et en vrac](#) — [Prochains rendez-vous à l'Eldo](#)

Il est facile de se faire des idées fausses sur les gens. Vendredi par exemple, l'Eldorado recevait Benoît Jacquot pour son nouveau film, qui sort mercredi prochain, *À jamais*. Avant d'être lui-même réalisateur, Jacquot fut l'assistant de Marcel Carné sur *Les Jeunes Loups* (1968), de Marguerite Duras sur *Nathalie Granger* (1972) et *India Song* (1975), et ses premiers films lui ont donné une réputation d'un réalisateur exigeant et difficile. Contrairement au cinéaste austère et froid que j'imaginai, j'ai découvert un homme avenant et plein d'humour. Il était accompagné de la jeune et séduisante scénariste et actrice principale d'*À jamais*, Julia Roy. J'avoue que je n'ai aucun souvenir de son interprétation dans *Arrête ou je continue* (2014) de Sophie Fillières, mais elle n'y apparaissait que dans deux scènes. En revanche, je me rappellerai longtemps sa nouvelle prestation. Moyocoyani était lui aussi présent à l'avant-première à l'Eldorado et c'est lui qui vous présentera le film un peu plus loin.

Juste avant la projection d'*À jamais*, Julia Roy et Benoît Jacquot prévinrent que le film était « spécial ». Que dire alors de *L'Ornithologue* ? Il y a quelques années, João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata était venu nous présenter *La Dernière Fois que j'ai vu Macao* (*A Última Vez Que Vi Macau* ; 2012), pastiche de film noir. Aujourd'hui, *L'Ornithologue* débute comme un documentaire animalier mais vire rapidement au cauchemar — imaginez un *Délivrance* surréaliste qui mélange hagiographie de Fernando Martins de Bulhões, dit saint Antoine de Padoue, histoire sainte et mythologie romaine. Si le corps de Candy semblait insaisissable dans *La Dernière Fois...*, le corps de Paul Hamy se métamorphosant en João Pedro Rodrigues est ici très présent, fortement érotisé. Je laisse Joe Chip exprimer son enthousiasme sur ce film surprenant, l'un des plus remarquables de l'année. Quant à moi, je vous écrirai quelques mots sur *Ma' Rosa* qui fit polémique à Cannes.

L'ORNITHOLOGUE



un film de João Pedro Rodrigues

Il en est des films comme de certains livres, il est parfois difficile d'en parler et de partager autour de l'œuvre tellement l'originalité et la richesse de celle-ci nous transporte ailleurs, par-delà l'imaginaire. L'ornithologue, le dernier film de Joao Pedro Rodrigues est de cette veine, film-monde alliant fantaisie bucolique, parcours initiatique et quête mystique. Le désir, le plaisir mais aussi la peur sont au cœur du film, véritables moteurs, alors que l'eau qui coule, ruisselle, tombe, stagne de toute part, en est la source vitale. Cet élan physique est remarquablement interprété par Paul Hamy (double du cinéaste), l'ornithologue du film fasciné par l'observation des oiseaux se laisse surprendre et se retrouve bientôt au cœur de nulle part et au centre de tout.

Tel un héros de western, il est emporté par les rapides d'une rivière, prisonnier et ligoté à un arbre, gibier pisté, témoin de rites néo-primitifs mystérieux et impressionnants, pour renaître et revenir au monde...

Le film est une réussite visuelle et formelle grâce à la mise en scène tout à la fois précise et inventive, à un montage qui laisse toute sa place au spectateur et à ses propres interprétations, reconstituant les histoires ou se laissant porter par l'imaginaire.

Jouant avec les repères temporels et géographiques, avec les allégories religieuses et autres citations bibliques, JPR nous emmènent dans « son » voyage extraordinaire.

Il est rare de pouvoir évoquer pour un même film Antony Mann (L'Appât) et Apichatpong Weerasethakul (Tropical Malady), le naturalisme sauvage de l'un et la poésie exacerbée de l'autre. J.P. Rodrigues réussit cette gageure pour trouver sa propre voix.

Alors si vous aimez les surprises, les excursions en forêt, l'observation des oiseaux et si vous avez quelques connaissances sur saint Antoine de Lisbonne, saint Sébastien et saint Thomas, alors courez voir ce film, le véritable objet filmique non identifié de cette année.

Joe Chip

MA' ROSA



un film de Brillante Ma Mendoza

Présenté lors du dernier Festival de Cannes, *Ma' Rosa* avait permis à Jaclyn Jose de se voir récompenser du prix d'interprétation féminine. Le choix a été contesté par certains critiques, sans doute à juste titre, mais il est indéniable que les moments les plus intenses du film sont presque exclusivement ceux dans lesquels Brillante Mendoza concentre son regard sur l'actrice, en particulier durant toute la première partie. Nous y découvrons la vie quotidienne de Rosa, petite commerçante d'un quartier pauvre de Manille gérant son épicerie, son mari toxicomane, ses quatre enfants plus ou moins obéissants, les clients qui tardent à régler leur ardoise et son fournisseur de produits stupéfiants qui réclame son dû. Une descente de police bouscule son petit monde, le réalisateur passant alors du portrait d'un personnage à la description de la dynamique d'un groupe, Rosa n'étant plus qu'un élément parmi d'autres, contrainte par les règles imposées par des forces de l'ordre corrompues.

Brillante Mendoza n'est jamais aussi bon que quand il filme caméra à l'épaule, à la manière d'un documentariste de terrain. C'est *Ma' Rosa* qui a droit à ce traitement au début du film, mais le réalisateur suit d'autres protagonistes de l'histoire, plus ou moins longuement, comme par exemple la « tapette » chargée de faire les courses des policiers ou l'un des fils de la prévenue qui rencontre inopinément les jeunes gens qui ont dénoncé ses parents. Mendoza nous donne à voir les bas-fonds populeux, grouillants de Manille, les enfants camés, les adultes pris par le jeu et la boisson, chacun tentant de gagner d'une manière ou d'une autre quelques pesos. Le cinéaste est moins convaincant lorsqu'il se fait plus explicitement moraliste, le discours manquant souvent de nuances. Le défaut dessert trop fréquemment ses films — rappelez-vous en particulier le dernier sorti à Dijon, *Captive* (2012) avec Isabelle Huppert — mais le réalisateur contrebalance ici certaines lourdeurs par quelques idées de mise en forme plus séduisantes.

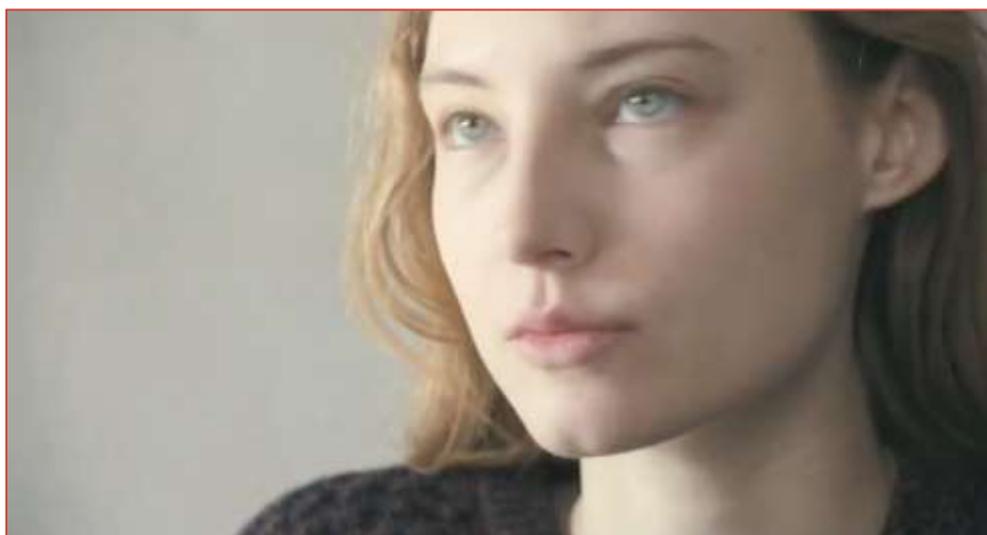
L'une d'entre elles est la géométrie du commissariat, la salle de la brigade anti-drogue ayant son accès propre, distinct de l'accueil classique et propre, comme si le bureau dans lequel Rosa et son mari sont interrogés en était une excroissance secrète et fétide. La salle n'en est néanmoins pas dépendante,

comme le rappelle l'officier qui revêt son costume pour aller porter la part d'argent extorquée au chef de la police quelques mètres plus loin. Le décalage entre un état de droit de façade et la réalité d'une société corrompue dans ses institutions même est ainsi clairement exposé. La présence déplacée des adolescents à tout faire, impensable dans la partie du bâtiment librement accessible au public, renvoie à un fonctionnement incompatible avec celui, normé et moderne, dont l'État aimerait donner l'image, à une « organisation » qui n'est fondamentalement pas différente de celle du quartier de Ma' Rosa, dans laquelle règnent intimidations et arrangements.

Il y a aussi le leitmotiv de l'argent manquant. Dès la première scène, Rosa est face à une caissière d'un supermarché qui est incapable de lui rendre la monnaie, et qui propose des bonbons à la place de petites pièces. Tout au long du film, de nombreux personnages seront ainsi confrontés à ce défaut d'argent, de cette petite partie de la somme nécessaire pour solder la dette. Chacun essaie d'y pourvoir comme il peut, promesse de remboursement, espoir de gain aux jeux, vente d'objet, emprunt... Les plus pauvres peuvent être ainsi manipulés, malgré l'entraide et la solidarité.

Archi

À JAMAIS



un film de Benoît Jacquot

Benoît Jacquot est généralement réduit, non sans hautaineté, à un académisme littéraire atteignant des sommets dans le genre éminemment antimoderne du film à costumes. C'est lui faire un mauvais procès et mal voir des films où, malgré un certain classicisme formel et une intrigue historique (comme dans ses récents Les Adieux à la Reine et Journal d'une femme de chambre), Jacquot aime insérer des traces inattendues de cette modernité dont il manquerait tant (montage abrupt, éléments de trouble narratif, dénonciation complexe des rapports de classe). Pour autant, l'annonce d'une adaptation de Don DeLillo avait de quoi surprendre, le célèbre écrivain post-moderne (voire « post-post-moderne » s'il faut en croire David Foster Wallace) possédant une radicalité que l'on imagine mal voir transposée par Jacquot.

De fait, quand le producteur Paulo Branco lui propose l'adaptation de The Body Artist, Jacquot n'est pas convaincu : en racontant le deuil d'une jeune performeuse dont le mari, cinéaste connu, vient de se suicider, le court roman est sensitif et introspectif, met en scène l'indescriptible, il est parfaitement anti-cinématographique dans ses ellipses sans concessions pour le lecteur en mal de linéarité.

Benoît Jacquot, réputé pour la place qu'il accorde à ses acteurs, tente le tout pour le tout dans une proposition inédite : il demande à la jeune actrice Julia Roy, inconnue dans le monde du Septième Art, de tirer de The Body Artist son premier scénario, où elle incarnerait le premier rôle. C'est assez naturellement que le nom de Mathieu Amalric s'impose ensuite — quel autre acteur français connu pourrait accepter volontiers de tourner dans un projet aussi particulier que l'interprète fétiche de Desplechin, le réalisateur de La Chambre bleue (déjà produit par Branco), qui avait de surcroît eu un petit rôle dans la précédente adaptation d'un roman de DeLillo, le Cosmopolis de Cronenberg ? Et qui d'autre alors pour interpréter sa précédente épouse... que sa précédente épouse dans la vie, Jeanne Balibar ? Le projet a de quoi attiser la curiosité.

Jacquot n'est cependant ni Cronenberg, ni Lynch (que l'on verrait bien adapter DeLillo) : s'il a conscience de réaliser un film « spécial », il a le souci de rester abordable, sans céder à des expérimentations narratives qui dérouteraient le spectateur. Ce n'est pas pour rien que The Body Artist a perdu son titre, même à l'international : À jamais en est à la fois une interprétation (refusant les incertitudes et imprécisions du

roman) et une réinvention, qui tend plus vers Villa Amalia ou Le Locataire que vers DeLillo. Conscients de ne pouvoir conserver, surtout sans voix off, la finesse en termes de sensations du texte, Roy et Jacquot se tournent résolument vers l'imagerie, vers l'évocation plutôt que vers la suggestion.

Et l'entreprise est peut-être salutaire pour le spectateur, invité à se laisser séduire par cette étrangeté abordable, à se laisser inquiéter par la musique omniprésente et anxiogène de Bruno Coulais, à se laisser happer et émouvoir par cette vision forte du deuil. DeLillo lui-même fut enthousiasmé par le film, faisant taire en partie ceux qui lui reprochent ses infidélités, ses facilités, sa volonté de faire sens et de créer de l'histoire là où The Body Artist insistait sur le mystère et l'inconnu des faits par le lecteur. C'est que l'écrivain a compris la réappropriation de son histoire par Julia Roy et su apprécier que, d'un roman qui est riche sans être son chef-d'œuvre, elle ait su tirer une substance si personnelle.

Moyocoyani

LE FILM MYSTÈRE # 89



The Social Network (2010), repris en séance unique à l'Eldo, a de nombreux points communs avec le film mystère de la semaine. Le Mark Zuckerberg décrit par David Fincher n'est pas sans évoquer le personnage (de dos dans le photogramme ci-contre, regardant s'éloigner la femme

qu'il aime) qui crée un immense empire financier, qui trahit ses amis et ne comprend pas l'amour de sa vie.

Pour jouer, envoyez le titre du film mystère et de son réalisateur par mail à archimede@cinema-eldorado.com ou déposez la réponse en indiquant le numéro du film mystère, votre nom et des coordonnées (de préférence une adresse électronique) dans l'urne située dans le hall de l'Eldorado **avant le lundi 12 décembre minuit**. Un bulletin sera tiré au sort parmi les bonnes réponses et fera gagner deux places de cinéma à leur auteur. Bonne chance !

LA SOLUTION DU FILM MYSTÈRE # 88



Pas évident de reconnaître *10 on Ten* (2004) d'Abbas Kiarostami lui-même. Certains spectateurs ont reconnu ce film rare, dont Jean-Louis R. qui a été tiré au sort et emporte donc les deux places en jeu. Que vous appréciez le cinéaste disparu le 4 juillet dernier ou que vous n'ayez jamais vu *Close-Up* (1990), *Le Goût de la cerise* (1997), *Le vent nous emportera* (1999), *Copie conforme*

(2010) ou ses autres films, je vous conseille de regarder ce documentaire dans lequel le réalisateur parle de son cinéma.

EN BREF ET EN VRAC

- **Attention ! Dernières séances** de *Ma vie de Courgette* ([Lettre # 83](#)), *Made-moiselle* ([Lettre # 84](#)) et *Planétarium* ([Lettre # 87](#)).
- **Attention ! Dernières séances** de *La Mort de Louis XIV* ([Lettre # 85](#)).

PROCHAINS RENDEZ-VOUS À L'ELDO

Décembre

- **Samedi 10, 9 h : Atelier éducatif cinéma**, niveau 1 « Initiation » (10 €, inscription obligatoire).
- **Lundi 12, 20 h : Assemblée du mouvement social** (entrée libre).
- **Jeudi 15, 20 h 15 : L'Heure exquise** en présence de Luigi Filotico, réalisateur.
- **Vendredi 16, 20 : Fête du court métrage** en présence de Stephan Castang, réalisateur (entrée libre).

L'Ornithologue (*O Ornítologo* ; Portugal, France, Brésil ; 2016 ; 1 h 57 ; couleur, 2.35.1 ; 5.1), réalisé par João Pedro Rodrigues, écrit par João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata, produit par João Figueiras et Diogo Varela Silva. Direction artistique de João Rui Guerra da Mata, musique de Séverine Ballon, image de Rui Poças, montage d'Anne Klotz. Avec Paul Hamy (Fernando), João Pedro Rodrigues (Antonio), Xelo Caglia (Jesus / Tomé). Distribué par Epicentre Films, sortie française : 30 novembre 2016. *Krzysztof Kieslowski Award au Denver Film Festival 2016 ; Prix du meilleur réalisateur au Festival international du film de Locarno 2016*. **Avertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs.**

Ma' Rosa (Philippines ; 2016 ; 1 h 50 ; couleur, 1.85:1), réalisé par Brillante Ma Mendoza, écrit par Troy Espiritu, produit par Larry Castillo. Musique de Teresa Barrozo, image d'Odyssey Flores, montage de Diego Marx Dobles. Avec Jaclyn Jose (Ma' Rosa), Julio Diaz (Nestor). Distribué par Pyramide Distribution, sortie française : 30 novembre 2016. *Prix d'interprétation féminine (Jaclyn Jose) au Festival de Cannes 2016*. **Avertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs.**

À jamais (France, Portugal ; 2016 ; 1 h 26 ; couleur, 1.85:1), réalisé par Benoît Jacquot, écrit par Julia Roy d'après *The Body Art* (2001) de Don DeLillo, produit par Paulo Branco. Musique de Bruno Coulais, image de Julien Hirsch, montage de Julia Gregory. Avec Mathieu Amalric (Jacques Rey), Julia Roy (Laura), Jeanne Balibar (Isabelle). Distribué par Alfama Films, sortie française : 7 décembre 2016.

Cinéma Eldorado

21, rue Alfred de Musset
21 000 DIJON

Site Web : <http://www.cinema-eldorado.fr>
Courriel : eldo@wanadoo.fr
Twitter : [@CinmaEldorado](https://twitter.com/CinmaEldorado)
Facebook : [CinemaEldorado](https://www.facebook.com/CinemaEldorado)

La Lettre d'Archimède

Site web : <https://cinemaeldorado.wordpress.com/la-lettre>
Courriel : archimede@cinema-eldorado.com